

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 59

Artikel: La bicyclette ensorcelée
Autor: Leconte, Leon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248744>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il n'est nullement nécessaire d'édifier de vastes granges permettant de renfermer tous les foin qui n'ont pas pu trouver place dans les greniers ménagés au-dessus des écuries et des étables et en outre tous les grains en gerbes que peut produire l'exploitation.

On peut très facilement conserver les foin, les gerbes et les pailles en meules, même pendant longtemps, sans éprouver de perte notable, pourvu que les meules soient établies avec soin. Néanmoins il est indispensable, dans toute exploitation, grande ou petite d'avoir un local clos et couvert qui permette de tenir les voitures et instruments aratoires à l'abri du soleil et de la pluie et de rentrer une certaine quantité de gerbes et de fourrage ; dans les grandes exploitations ce local doit être disposé de manière à permettre l'entrée d'une voiture chargée de gerbes et le battage des grains en hiver. Les pailles et fourrages n'ayant point à craindre la gelée, il n'est pas nécessaire que le local qui les renferme soit clos par de bons murs, comme le sont les granges, un briquetage léger ou des planches peu épaisses forment un abri parfaitement suffisant contre la pluie.

Dans les contrées où la production du vin et du cidre a une certaine importance, il va sans dire que toute exploitation doit être pourvue de l'installation nécessaire à ce genre de production.

En matière de constructions rurales, il est impossible d'établir un petit nombre de types qui puissent servir de modèle d'une manière générale ; étant donné la nécessité de premier ordre de construire aux moindres frais possible, on est par là contraint d'utiliser les matériaux que l'on trouve dans la localité et de modifier en conséquence le système de la construction. Ici, la pierre est très rare ; quelques kilomètres plus loin, elle est très abondante et facile à extraire ; dans un endroit, la chaux coûte très cher, dans un autre, elle est à bas prix ; une contrée est très boisée, une autre n'a pas de bois ; une exploitation est voisine d'un chemin de fer ou d'un canal, ce qui permet de faire venir de loin sans trop de frais certains matériaux ; une autre, au contraire, se trouve privée de tout moyen de communications. Dans des conditions si diverses, on ne peut pas employer des moyens uniformes : c'est précisément le choix des moyens en raison de chaque cas particulier qui constitue l'une des plus sérieuses difficultés des constructions rurales. Il ne s'agit pas seulement de faire bien, mais de faire très économiquement.

Quand un propriétaire a besoin de faire construire ou d'améliorer des bâtiments agricoles, il a le choix de deux moyens : il peut charger un architecte de la direction du travail, il peut le diriger lui-même en s'en rapportant aux ouvriers du pays pour tous les détails d'exécution. L'intervention d'un architecte est toujours coûteuse et elle serait souvent hors de proportion avec le travail s'il n'est pas très important. En outre les bâtiments ainsi construits pourront fort bien ne pas donner une parfaite satisfaction. Ils seront d'un bel aspect, mais laisseront

évanouie ; à l'évanouissement succéda un assoupissement fiévreux.

Vers six heures du matin un jour triste, se glissant à travers les rideaux, commença à éclairer les objets et les visages ; réveillée en sursaut par une lugubre sonnerie de mort, Clotilde, brusquement, se mit sur son séant, crispant sa main sur le dossier du divan où elle avait été déposée, et, regardant autour d'elle, chercha à rassembler ses souvenirs.

Emile était là, sombre, la considérant d'un air anxieux ; Marthe était là aussi, s'entretenant

souvent à désirer au point de vue agricole et ils coûteront fort cher. On ne peut pas raisonnablement exiger qu'un architecte connaisse par le menu les besoins d'une exploitation rurale et qu'il se donne beaucoup de peine pour restreindre le chiffre de la dépense, alors précisément que c'est ce chiffre qui servira de base à ses honoraires.

Donc presque toujours le propriétaire laisse faire les ouvriers de campagne en se bornant à leur indiquer l'emplacement et les dimensions de la construction qu'il veut faire. Ces dimensions sont le plus souvent fixées suivant les indications du fermier qui est toujours porté à demander plus que moins. Des ouvriers travaillent suivant les traditions locales, et pourvu que leur travail soit fait avec soin, on ne peut pas exiger davantage. Leurs traditions remontent à une époque déjà éloignée ou le prix du bois et surtout celui de la main-d'œuvre étaient beaucoup moindres qu'aujourd'hui ; d'un autre côté l'art des constructions a fait de grands progrès depuis un demi-siècle et des progrès nouveaux se font continuellement ; il est très désirable que les constructions agricoles en puissent profiter.

La bicyclette ensorcelée

conte fantastique

I

Le vieil Antonio Pazzi, sa fille Giovanna, ainsi que le gendre et neveu du premier, revenaient de faire leurs dévotions à Santa Maria del Fiore, la merveilleuse église de Florence, et allaient rentrer dans leur coquette et ombreuse villa des bords de l'Arno, ayant pour limites la rivière et la route, et, pour paysage, d'un côté l'eau bleue, de l'autre les montagnes, — quand ils durent se ranger pour laisser passer une bicyclette...

Et, alors comme ils jetaient les yeux sur le véhicule, tous trois poussèrent soudain une exclamation de surprise mêlée d'épouvante et d'horreur...

... Et il y avait de quoi, en effet !...

Mais, avant d'expliquer la cause de leur effarement, il convient de revenir de quelques semaines en arrière...

Donc, par une délicieuse matinée de printemps, Guido Marcello, étudiant et peintre de Rome, qui, en compagnie de son cousin, le sombre Silvio Bassano, était venu passer quelques jours à Castellamare, la gaie et charmante voisine du Vésuve, rendez-vous des artistes, italiens ou étrangers, — prit avec Silvio une phalange à six rameurs et se fit conduire à Amalfi.

A peine arrivé à son hôtel habituel, — car il y logeait chaque année, — il trouva un mot de son unique serviteur Girolamo, le rappelant

à voix basse avec une vieille bonne, dont les mains tremblantes tenaient une guirlande de fleurs blanches.

Clotilde eut un léger cri et soudain se trouva debout...

Elle se souvenait !... Cet homme qui demeurait là pendant son sommeil, la regardant dormir, c'était son mari... de par la loi...

Et ce mari, elle ne l'aimait pas.

Et l'image d'un autre hantait sa pensée.

(La suite prochainement).

chez lui en toute hâte...

Guido fut étonné, mais n'hésita pas, et commanda une voiture à l'instant...

Les deux jeunes gens, une demi-heure plus tard, se rendaient à la gare où ils devaient prendre un train pour Potenza.

Guido possédait près de cette ville une jolie maisonnette, au bas d'une colline couverte de belles vignes. C'était un cadeau de son oncle paternel, Luigi Marcello, bizarre original, voyageur enragé, que le peuple traitait de « sorcier » et qui avait, par ce don, voulu avoir près de lui, chaque année, aux vacances, son neveu qu'il aimait beaucoup...

(Et, par le fait, il n'aimait que lui, affectant haine et mépris pour tout le reste du genre humain).

Puis, un beau jour, l'oncle Luigi était parti, — pour l'Espagne, la France, l'Allemagne... et on ne l'avait pas revu !...

On savait qu'il s'occupait de sciences occultes. Il passe même, à tort ou à raison, pour avoir été l'auteur des phénomènes d'*extériorisation* de la maison hantée de Valence-en-Brie, dont tant de journaux français ont parlé en 1896, — quelques mois précisément avant les événements que je suis en train de raconter ici.

Le reste de sa vie était un mystère...

Il faut dire que Guido méritait bien l'amitié... même de son oncle le prodigieux misanthrope : — poli envers ses supérieurs, aimable à l'égard de ses égaux, affectueux et prévenant pour les déshérités de la fortune, bon et indulgent toujours, il était charitable, quoique presque pauvre lui-même, et dévoué en toute circonstance, et pour tous.

Un honnête homme, en un mot !

Bref, un contraste complet avec son cousin Silvio, — débauché, fier, hautain, jaloux, envieux, orgueilleux, et n'aimant personne si ce n'est lui, — et encore !...

II

Au moment même où Guido Marcello entra dans ce qu'il appelait sa « topia », il y eut quelqu'un de bien effrayé dans le jardinet entourant la petite villa.

C'était... un gentil espiègle, il monello Pepino, lequel se livrait à une occupation des plus importantes : celle qui consiste à dénicher un nid d'oiseaux...

Un plaisir à coup sûr digne d'envie !

Quand Guido et Silvio furent passés, à deux pas de lui, sans le voir, le pauvre voulut s'enfuir, mais... les jeunes gens avaient refermé derrière eux la porte de la rue tout à l'heure entrebâillée.

Il se cacha alors sous les arbres, de son mieux.

Cet incident, comme on le verra, devait avoir plus tard une sérieuse conséquence : — sérieuse ici ne veut pas dire néfaste ; au contraire !...

Le vieux Girolamo, aussitôt son jeune maître rentré, lui présenta une lettre « venant de Suède ».

— Elle ne devait être remise qu'à vous seul et en vos propres mains, fit-il observer.

Guido décacheta le pli et poussa une exclamation aux premières lignes qu'il lut.

« Quand tu recevras ceci, disait la courtoise missive, ton oncle Luigi aura quitté la terre, mon Guido... Va alors à la Rocca. Sur la table de ma chambre, tu trouveras un papier, il est pour toi... »

« Dans le vestibule du rez-de-chaussée, tu verras une bicyclette... Détruis-la : elle m'a été donnée par un magicien hindou, et ne doit appartenir à aucun autre qu'à moi. »

« Pas un mot de tout ceci. Adieu. Je t'aime... Sois discret ! »

• LUIGI MARCELLO. •

Guido ne songea pas à tourner la page. Il ne vit donc pas, au verso de ce billet, ce post-scriptum souligné : « *Tas-y seul !* »

Dam ! on ne pense à tout !...

Les deux cousins mangèrent un morceau à la hâte. Puis Guido se leva et alla trouver son valet.

— Je sors, dit-il, à demi-voix à Girolamo, mais dans trois heures, je serai de retour. Fais ma malle... Demain, je pars pour Florence.

Et Guido alla retrouver son cousin, qui fumait un cigare à l'entrée du jardin.

— Viens tu, Silvio ? fit-il.

Silvio le regarda, étonné...

Girolamo était sur le seuil de la maison pour voir son maître partir. Il l'avait élevé, l'aimait comme son enfant.

— Mais, dit Silvio, tu sais bien que je vais prendre le train tout à l'heure pour m'en retourner chez moi... On m'attend ce soir même.

— N'importe, viens toujours.

— Pas loin, alors ! répliqua Silvio.

Tous deux se mirent en marche. De loin Girolamo leur cria :

— Bonne promenade, signori !

Guido se retourna et le salua du geste en souriant.

Au moment d'ouvrir la porte de la rue :

— Où me mènes-tu donc ? demanda Silvio.

— Ecoute... un secret ; mais pour toi, je n'en ai pas, tu le sais... Mon oncle Luigi est mort... et nous allons à son château, où se trouve un papier... qui me concerne — et toi aussi sans doute... — *D'ailleurs !*... Allons, viens !

Nos deux cousins sortirent sur cet mot et s'éloignèrent d'un pas rapide.

— Pauvre vieil oncle ! avait murmuré Guido, tandis que Silvio lui lançait en dessous un regard furtif sombre, presque haineux.

III

Le château della Roccia n'est guère à plus d'une lieue du logis de Guido Marcello. Mais il est situé dans la montagne ; les chemins qui y conduisent sont sinueux et rocailloux, et il fallut aux deux cousins plus d'une heure pour y parvenir.

L'habitation était d'ailleurs fort délabrée à cette époque et tombait en ruine par maint endroit... C'est que le vieux Luigi avait défendu d'y pénétrer en son absence. Son notaire de Naples était seulement chargé d'en payer les impôts et contributions. Guido en avait les clefs mais il avait toujours prétendu respecter les volontés de son oncle.

Le jeune homme ouvrit, non sans peine, les portes aux serrures rouillées, et tous deux entrèrent...

Ils étaient rouges et tout en sueur.

Dans le vestibule, la bicyclette était le seul meuble qui se présentât aux regards. Et en regardant bien, on eût remarqué dessus une légion de fourmis.

Affreuse du reste et de construction aussi surannée que défectueuse... Rien de nos pneus ! non !

— J'ai bien soif dit Guido, mais tout d'abord allons à la chambre en question !

Ils y montèrent ; mais il fallut forcer la porte, fermée sans aucun doute à l'aide d'un secret — Et, sur la table, un large pli s'étalait, que Guido décheta de suite.

C'était, on l'a deviné, un testament. — « dont le double se trouvait en l'étude de maître Giacomo Uberti, notaire à Naples » — et qui constituait Guido Marcello seul et unique héritier de son oncle Luigi...

— Cher et bon oncle ! s'écria Guido ému. Béni soit-il, car, grâce à lui, je vais pouvoir épouser ma cousine Giovanna Pazzi, jusqu'ici

trop riche pour moi !... Tu ne dis rien, Silvio ?...

Il ne put réprimer un sourire en voyant les traits contractés de son cousin ; mais il se tut.

... S'il avait pu deviner que Silvio était amoureux, lui aussi, et amoureux fou de sa cousine Giovanna.

Pauvre Guido !

Il avait un projet, — conçu en prévision d'un héritage probable... C'est à ce projet que se rapportait le mot *d'ailleurs* prononcé tout à l'heure par lui, on s'en souvient, en quittant son logis.

S'il l'avait exposé à Silvio, cela aurait pu changer l'avenir, si l'avenir pouvait être changé.

Cependant, il avait serré le papier dans son veston ; et alors :

— Maintenant, disons un mot au vieux vin de mon oncle, dit Guido... J'ai très soif ?

Tous deux descendirent à la cave, éclairés par une bougie de poche de Silvio (1).

Et soudain, quand ils y furent, une idée infernale traversa l'esprit de ce dernier.

Nul ne savait qu'ils fussent venus à la Roccia, — lugubre château perdu dans les arbres et où personne ne mettait jamais les pieds... D'autre part, Silvio était censé avoir quitté Guido depuis plus d'une heure et être actuellement en wagon pour retourner chez lui « où on l'attendait ce soir même ».

Il n'hésita pas... Précipitamment, soufflant la bougie, il remonta les marches de l'escalier, laissant son cousin dans l'obscurité des vieux caveaux.

— Ah ça ! es-tu fou ! cria celui-ci.

Silvio ne répondit pas, et, vivement, il referma la porte de la cave à double tour.

Une porte massive de chêne, que nul effort humain, sans l'aide d'outils, ne pourrait parvenir à briser jamais...

Puis, avec un rire de démon, il courut à la bicyclette, sortit avec elle dans la cour du château, traversa le parc, sans pitié pour Guido dont on entendait les appels furieux à travers les étroits soupiraux, et après avoir refermé la grille derrière lui, s'élança sur sa monture de fer et partit comme le vent.

IV

Comme le vent : c'est le mot !...

Il suivit un instant le chemin rocailloux qui coupe un petit bois de pins d'Italie.

Mais alors, il se passa quelque chose d'étrange.

Il voulut prendre à droite ; il ne le put.

La bicyclette tourna vers la gauche ; et, brusquement, sa vitesse devint vertigineuse...

Et impossible de l'enrayer.

Silvio ferma les yeux... — « En plaine, pensa-t-il, il descendrait... »

Mais il s'aperçut bientôt qu'il ne pouvait ni diriger ni arrêter la bicyclette maudite. Sauter à bas, pas davantage !...

Il pâlit, effaré, fou !

Et la vitesse s'accélérait encore, toujours.

Chose certaine, il fut vu, passant comme météore, ce jour là même (et le matin suivant), dans les villes et villages coupé par la route qui relie entre eux Tolve, Oppido, Venosa, Melfi, Tavernole, Ascoli, Bovino, Troia, Lucera.

Il avait faim, il avait une soif ardente ; et il pensa alors à celui qui allait mourir de soif peut-être, de faim certainement, seul, sans lumière, abandonné dans les humides caves de la Roccia... Et il songea qu'un an auparavant, ils visitaient ensemble les galeries du Campo Santo à Pise, et qu'ils allaient ensuite boire de la limonade au vin de Syracuse dans une

(1) Petites bougies munies de phosphore à leur extrémité et qui brûlent au moins vingt minutes.

coquette *bettola* située au portes de la ville.

... Or, pendant des heures, — après le départ de son Guido, le pauvre vieux Girolamo avait été pris de mortelles angoisses, demandant à tous les passants « si l'on n'avait pas vu son maître tant aimé ».

Cependant des jours s'écoulèrent.

Et Silvio continuait de rouler... Il avait dépassé Pérouse, puis Cortone, etc...

Et il allait toujours, affamé, épuisé, anéanti, mourant !

Et, sans trêve, il se sentait cribler de *mille et mille piqures* !

Il lui sembla tout-à-coup que la bicyclette l'emportait de nouveau vers le sud.

Elle allait, elle allait, cent fois plus rapide que l'ouragan.

Il paraît qu'il fit ainsi plusieurs fois le tour de l'Italie, sans un seul arrêt.

V

C'est environ sept sept semaines plus tard que le vieil Antonio Pazzi, sa fille Giovanna et son gendre et neveu Guido Marcello, en rentrant à leur villa des bords de l'Arno, virent avec horreur passer, à deux pas d'eux, sur une bicyclette volant sur la route, un hideux cadavre, dont la face effroyablement défigurée était rongée par les vers et couverte de mouches et de fourmis.

Aux vêtements, Guido reconnut, dans le corps à demi putréfié, son cousin Silvio Bassano.

Quant à lui, Guido, il avait été sauvé grâce au petit dénicheur d'oisillons Peppino qui, pour se tirer du jardin où il était enfermé, avait, — surpris là par Girolamo, — révélé à celui-ci qu'il avait entendu Guido annoncer à son cousin qu'il l'emmenait au château de la Roccia...

Quinze jours plus tard, Guido épousait Giovanna. (Ce qu'il avait eu le tort de ne pas dire à Silvio, c'est qu'il voulait lui laisser la moitié de son héritage — considérable).

Peu de temps après la rencontre du cadavre en bicyclette, le vieux Pazzi narrait son aventure à son ami le digne docteur Gamba.

Celui-ci sourit :

— Vous avez été tous hallucinés, pas autre chose ! répliqua-t-il.

— Hum ! murmura le vieil Antonio, qui sait si les hallucinés sont... des hallucinés !

Un fait incontestable, c'est que, dix huit mois plus tard environ, on retrouva, à l'entrée du parc de la Roccia, le squelette d'un inconnu gisant à côté d'une bicyclette brisée.

Au surplus, il faut bien croire que tout ceci est vraiment arrivé, puisque....

LEON LECONTE.

Çà et là

Un mariage sensationnel.

M. Alexandre Macdonald, le « roi du Klondyke » dont la fortune est évaluée à plus d'un demi-milliard, vient d'épouser à Brixton miss Marguerite Chisholm, fille d'un modeste fonctionnaire de la police.

Un chercheur d'or peut donc être romanesque. Il y a plus. Il peut être bon chrétien.

M. Macdonald est catholique et, à ce que l'on assure, catholique fervent. Il est d'origine écossaise et a commencé par aller chercher fortune au Mexique, dans les mines d'argent. Quand la valeur de ce métal a baissé, l'aventureux pionnier l'a lâché pour l'or, et a réussi,